

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice MANQUAT

Mémoires d'un chien : recueillis par M. Manquat :
partie XIV- XX / Black

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1951, tome 49, p. 339-348

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Mémoires d'un chien

(Recueillis par M. Manquat)

XIV

Parlez, mon Coco !...

Le mercredi matin, malgré les supplications pressantes de Madame Pépin-Mépié, silence.

Ce jour, dès deux heures de l'après-midi, les visites commencèrent à arriver : elles se multiplièrent rapidement et bientôt, une quinzaine de dames et de demoiselles se pressaient dans le vestibule pour admirer Coco. On eût dit qu'il y avait là quinze perruches, tant tout ce monde jacassait :

— Quel magnifique oiseau !...

— Quel splendide plumage !...

— Quelle queue merveilleuse !...

— Admirable !... Eblouissant !... Superbe !... Un bijou vivant !...

Madame Pépin-Mépié allait, venait, se prodiguait, fournissait des explications techniques qu'elle avait apprises par cœur dans un livre de zoologie de son mari :

— Oui, ma chère, un ara, un ara du Brésil, un ara de Macao, croiriez-vous ! Sa taille approche quatre-vingts centimètres. Il vit en société. Il s'habitue à la captivité et s'attache à la personne qui le soigne...

— Vous avez bien de la chance, s'écriaient ces dames en chœur.

— Plusieurs autres espèces fort belles, continuait la patronne, existent dans l'Amérique tropicale. L'ara macao appartient au groupe zoologique de Macrocerdés ou Perroquets à longue queue.

— Et il parle ? interrogea la vieille Madame Vertugadin.

— Il parle.

Plusieurs ensemble à Madame Pépin-Mépié :

— Oh, Madame, faites-le parler, faites-le parler !

— Vous savez, il faut qu'il soit décidé, minaudait ma patronne. L'autre jour, il a parlé un long moment, Ernestine peut vous le confirmer.

— Pas possible ! s'écria Madame Vertugadin.
 Et s'adressant au perroquet :
 — Parlez, mon Coco !... Parlez, mon tout beau !... Faites entendre votre jolie voix.
 — Si vous le prenez par la flatterie ! gloussa Madame Pépin-Mépié.
 Toute la compagnie s'était tue, attentive, tendue.
 — Parlez, mon mignon, insistait la vieille dame.
 Alors, dans le silence, Coco parla. Il dit en roulant les yeux et les R :
 — La ferrrme ! Hé ! vieille bourrique !
 Et ce fut tout.
 Mais ce fut assez.
 Le mercredi suivant, il n'y eut presque plus personne dans le salon de Madame Pépin-Mépié,

XV

Un drame et ses suites

Depuis plusieurs jours, la patronne ne décolère pas. Je reconnais qu'elle a des raisons pour cela. L'effet produit par les paroles de Coco à Madame Vertugadin fut, comme disent volontiers les hommes, formidable. Je puis en témoigner, puisque j'étais présent à cette scène. Quand notre ara décocha son injure à la bonne dame en pleine figure, celle-ci devint verte, tandis que d'autres dames, surtout parmi les jeunes, se retenaient visiblement de pouffer de rire. Madame Pépin se confondait en excuses, et, disons-le, bafouillait. Sans succès d'ailleurs. Très pincée, même quand elle fut remise de sa première émotion, la victime de Coco ne s'attarda pas, et, prétextant une obligation, déclara qu'elle se voyait dans la nécessité de se retirer. Elle partit sans être montée au salon. Pour comble de malheur, au moment où Madame Pépin-Mépié demandait à Madame Vertugadin, sur le pas de la porte, de vouloir bien oublier ce fâcheux incident, Coco lança à nouveau un « La ferrrme !... Hé ! vieille bourrique ! » qui n'améliora pas la situation. Bien entendu, l'histoire a fait le tour de la ville, et ma patronne s'en rend compte, ce dont elle enrage. Elle a une peur bleue que le journal en parle. Cette fois, je suis sûr qu'elle n'inspirera pas le journaliste.

Et puis, plusieurs fois depuis ce pénible mercredi, Coco a reparlé, et toujours pour répéter le même refrain qu'il entremêle avec des avertissements téléphoniques :

— La ferrrme, hé, vieille bourrique !... Ne coupez pas, Mademoiselle !... Allô ! Allô ! La ferrrme !...

Ce qu'il y a de drôle, c'est qu'en si peu de paroles, il change de voix. Quand il injurie, il a une voix canaille, une voix de voyou aviné ; pour téléphoner, il emprunte à s'y méprendre la voix de Madame Pépin-Mépié. Mon savant maître l'a bien remarqué, car je l'ai entendu expliquer à sa femme que Coco a dû recevoir une mauvaise éducation du marin qui l'a rapporté du Brésil et lui a appris des horreurs, tandis qu'il a appris de sa patronne actuelle à parler honorablement. Donc, concluait M. Pépin-Mépié, Coco est encore éduicable ; le tout est de ne plus se servir devant lui que d'un langage châtié. En attendant toutefois que soit terminée sa bonne éducation, il a fallu prendre quelques précautions pour empêcher les effets de son actuelle grossièreté. Sur le conseil de mon maître, on a dans ce but attaché autour de la cage un rideau noir à coulisses. Quand il n'y a personne dans le vestibule, je veux dire personne d'étranger à la maison, le rideau est ouvert, et Coco jouit de la lumière. Dès qu'un étranger sonne, Ernestine a reçu la consigne de n'aller lui ouvrir qu'après avoir tiré le rideau, donc plongé Coco dans l'obscurité. Car, a expliqué mon maître, un oiseau demeure silencieux quand il fait nuit. Ernestine déclare tout net, à moi du moins, que « ce truc-là la barbe ». Je la comprends, car cela multiplie pour elle les occasions d'être attrapée par la patronne, parce que, tantôt elle a oublié de fermer le rideau avant une visite, tantôt elle a oublié de le rouvrir après. Quant à Coco, je pense qu'il ne doit rien comprendre à cette succession rapide et irrégulière de jours et de nuits.

Si ma patronne quand elle a des ennuis se contentait de ronchonner, gémir, discuter, ou même d'attraper Ernestine, je n'y verrais pas grand inconvénient ; mais elle montre la regrettable habitude en ces occasions de faire retomber une partie de sa colère sur moi, et ceci je le trouve amer. En de telles circonstances, elle oublie tous mes services, mes qualités d'aboyeur, mon flair, ma noblesse de Samoyède mâtiné de lévrier, tout, et jusqu'à

ma légendaire, fidélité de chien. Elle profite pour détendre sur moi ses nerfs et aussi ses muscles, hélas! à la moindre raison, fût-elle sans valeur juridique.

XVI

Tribulations de Black

Par exemple, après l'affaire Coco, elle me trouve dans le jardin en train d'enterrer un os. Vous n'ignorez pas que nous, chiens, quand nous avons tiré d'un os toute sa substance immédiatement nutritive et que ce qui reste est trop gros et trop dur pour que nous puissions le mâcher, nous allons l'enterrer. Nous le laissons dans le sol un mois ou plus. Grâce à notre merveilleuse mémoire, nous nous rappelons tous les os que nous avons ainsi traités, et quand nous jugeons qu'ils sont ramollis, nous les déterrons pour les consommer. Il n'y a certes là rien de blâmable : c'est un art d'utiliser les restes que pourraient nous emprunter les humains. Donc un jour j'enterrais un os, et je le faisais sans me dissimuler, avec le sentiment d'une conscience sans reproches. Survient la patronne. Elle m'aperçoit. Elle se précipite sur moi en criant que c'est odieux, que je fais des trous dans ses plates-bandes, que je vais faire crever ses petits pois, et elle me flanque des coups de pied sans retenue. J'essaye de me précipiter en hurlant dans la maison. Impossible, la porte était fermée. Je tourne comme un fou dans le jardin, toujours poursuivi par cette mégère, qui s'était armée d'une trique. Qu'est-ce que j'ai pris !... Tout ça pour un os !...

Le lendemain autre mésaventure.

En me promenant dans la maison, je constate que la chambre à coucher de mon bon maître est ouverte, celle de la patronne aussi. Oh ! pas grandes ouvertes, ces portes, mais assez pour qu'un chien malin comme moi puisse entrer dans les chambres. J'ai l'esprit curieux. J'entre donc chez mon maître qui n'était pas là. Un caleçon de toile lui appartenant était jeté sur une chaise. Histoire de me distraire, je m'amusai à le tirer, puis, le tenant entre mes pattes de devant, à tirer dessus. Crac, il se déchire d'un bout à l'autre. On n'a pas idée comme c'est drôle de déchirer du linge avec ses dents : il y a un sens

où ça résiste ; il y a un autre sens où ça marche, je veux dire où ça se déchire comme du papier, sauf aux coutures pourtant : là ça tient bien, et il faut tirer ferme. J'étais tellement occupé par cet agréable exercice que, sans m'en douter, j'étais sorti de la chambre et me trouvais dans le corridor. Excité par ce sport nouveau pour moi, je n'en étais pas rassasié alors que le caleçon de mon bon maître se trouvait réduit à une espèce de salopette. J'entre chez la patronne. J'aperçois sa chemise de nuit sur le lit. Je m'en saisis et la travaille avec une telle ferveur qu'en un rien de temps ce sous-vêtement prend l'apparence d'un paquet de filasse. Plus vite même que je ne l'aurais cru. D'où je conclus que la blanchisserie de Madame est inférieure comme qualité à celle de Monsieur. Après quoi, calmé, je descends me reposer dans le vestibule avec la satisfaction du devoir accompli.

Quelque temps après, la patronne qui était sortie rentre. Je frétille de la queue pour lui témoigner de la sympathie : elle ne fait même pas attention à moi. Fatiguez-vous donc à être gentil ! Elle monte dans sa chambre pour enlever son chapeau. Et tout à coup je l'entends qui crie, non, qui hurle :

— Qu'est-ce qui a fait ça ?... Qu'est-ce qui a fait ça ?...

Je me demandais ce qui lui arrivait et ce qu'on avait bien pu lui faire. Madame Pépin-Mépié se penche dans l'escalier et appelle :

— Ernestine, venez vite... venez vite !

— Me vlà, crie Ernestine qui accourt en demandant s'il y a le feu dans la maison.

— Voyez !... Voyez ce qu'on a fait de ma chemise de nuit et du caleçon de Monsieur !

— Ben... ben, dit Ernestine.

— Qui est-ce qui a fait une chose pareille ?

— J'sais pas, Madame.

— Quelqu'un est sûrement entré dans la maison pendant mon absence, quelqu'un d'animé des plus noires intentions.

— Pour ça, non, Madame. J'ai pas quitté la cuisine. J'ai rien entendu. Et Black n'a pas aboyé.

Mon nom éveille dans l'esprit de ma patronne l'idée de ma culpabilité.

— Black n'a pas aboyé ; donc c'est lui qui a fait le coup, s'écrie-t-elle. Moi sur mon tapis je tâchais à conserver l'air innocent. Aussi bien j'avais attribué si peu d'importance à cette affaire de déchirure de vêtements car nous n'avons pas, nous chiens, l'habitude de revêtir des chemises et des caleçons et donc les tenons pour des superfluités que si ma patronne n'avait pas agité des paquets de lingerie étripés, je ne me serais pas douté que c'étaient eux qui faisaient déferler son indignation.

Madame Pépin-Mépié s'excite. La voici qui prend une canne de son mari et me court dessus :

— Sale bête, c'est toi qui as déchiré ma chemise et le caleçon de ton maître !... Monstre !...

Je me sauve, bien entendu. Et bien entendu, elle me poursuit et finit par m'acculer dans un coin, où elle m'administre la plus magistrale rossée que j'aie jamais reçue.

Je crois qu'elle aurait fini par m'assommer, si Coco, épouvanté par cette scène, ne s'était mis à s'agiter dans sa cage en faisant entendre des RRRO... RRRO... qu'il termina par un retentissant :

— Ne coupez pas, Mademoiselle !... La ferme !... Hé ! bourrique !...

Cela fit dévier sur lui la fureur de la patronne qui, bondissant vers la cage, — ce dont je profitai pour me défilier en vitesse — hurlait :

— Et toi, veux-tu te taire, idiot !... Après tout, c'est peut-être toi qui as mis notre linge en morceaux.

— Mais, observa judicieusement Ernestine, Coco n'a pas pu le faire ; il n'a pas quitté sa cage.

Sur quoi la colère de la patronne rebondit sur Ernestine :

— Vous, d'abord, on ne vous demande pas votre avis, n'est-ce pas ? Alors, gardez vos réflexions pour vous !

Je n'en entendis pas davantage, car j'avais trouvé ouverte la porte donnant sur la rue. Je bondis et je me trouvai libre. Libre, rossé et dégoûté de la maison Pépin-Mépié, et spécialement de Madame née Mépié. Je décidai sur-le-champ n'y plus rentrer, du moins pendant quelque temps. Et tout réconforté par cette agréable perspective, je m'élançai dans la rue, côté campagne.

XVII

Black le banlieusard

Côté campagne ne signifie pas que, de ce côté, on est tout de suite dans la campagne. Entre la ville et les champs, il y a une zone moitié maisons ouvrières, moitié jardins, que Madame Pépin-Mépié aime à nommer la Banlieue, parce que ça lui fait plaisir et honneur que, comme Paris, sa petite cité ait une banlieue.

Donc, je partis vers la banlieue. Que d'agréables sensations ! Celle d'abord de la complète liberté, qui m'enchantait tellement que je me dis : « Jamais je ne retournerai chez les Pépin. » Et puis, que de bonnes odeurs canines, humaines, chevalines et autres, s'entremêlant sur le sol ! Comme le disait mon bon maître (lui, je le regretterai), les odeurs, pour les chiens, il n'y a que ça. Je m'offrais d'agréables distractions. J'embrassai sur le museau un copain chien dans lequel j'avais senti un ami. Nous fîmes un bout de chemin ensemble et, de compagnie, nous insultâmes copieusement une grande imbécile de levrette que sa maîtresse conduisait en laisse. « Du klebs de luxe », me disait dédaigneusement mon compagnon qui, lui, était très peuple. Et il ajoutait : « Faut-il qu'elle soit gourde, hein, de se laisser attacher comme ça !... » Ce compagnon m'ayant quitté au coin d'une rue, je m'amusai à poursuivre en aboyant un garnement qui m'avait lancé une pierre. Il prit ses jambes à son cou et gagna, moi sur ses talons, sa baraque familiale, d'une fenêtre de laquelle une mégère, sa mère sans doute, lui criait : « Grouille-toi, Totor ! Des fois que le cabot serait enragé !... » Et j'entendis d'autres commères s'expliquer à voix forte les unes aux autres que « justement à c't'heure, à ce qu'on dit, y a beaucoup de cabots enragés en ville ». Je laissai le gosse rentrer chez lui, car je n'avais pas l'intention de le mordre ; mais, au moment où je passais devant sa maison, je reçus le contenu d'un pot à eau sur le corps et m'enfuis de ce détestable endroit en me secouant les poils.

Je passai une excellente après-midi. Mais, sur le soir, je me sentais quelque peu fatigué, affamé et assoiffé. J'avais bien rencontré un vieil os ; mais il était sec et, outre que je ne savais pas où l'enterrer pour qu'il se

ramollît, je n'avais pas le temps d'attendre pour manger qu'il fût devenu comestible. Pour ce qui est de boire, je trouvai de l'eau tant que j'en voulus. Mais c'était le solide qui manquait.

XVIII

Une histoire de saucisse

Heureusement, j'entrevis d'assez loin une charcuterie. Je ralentis le pas et m'avançai avec précaution. Je me rappelai alors que quand j'étais tout petit, Mlle Léontine m'avait fait comprendre que quand un chien est affectueux, on l'en récompense volontiers. Je résolus donc d'être affectueux avec le charcutier. Ce charcutier était une charcutière, grosse forte femme. Justement, elle se trouvait sur le pas de sa porte. Je me dirigeai vers elle en frétilant et me dressai pour lui lécher les mains, comme à une vieille connaissance. Cette charcutière était une sentimentale. Elle s'extasia : « Ce qu'il est gentil, ce cabot-là ! » dit-elle. Et elle ajouta, à ma grande satisfaction : « Attends, mon gosse, j'vas te donner *queuque chose* de bon. » Malheureusement, ce *queuque chose* n'était qu'une peau de saucisse : une peau assez large, je le reconnais, mais à peu près sans viande. Je n'eus pas le temps d'en sentir le goût en l'avalant. Cette senteur de porc cuit qui régnait dans la charcuterie me fit baver de désir, et dame, comme la grosse mère paraissait devoir s'en tenir à sa courte générosité, je profitai de ce qu'une cliente entraît, fis un saut, saisis un saucisson à pleine gueule et filai, c'est bien le cas de le dire, comme un voleur. La grosse mère, d'abord saisie d'ahurissement, laissa sa cliente et s'élança sur mes traces ; mais elle était trop massive et, d'ailleurs, s'époumonait à crier en courant. Je la semai rapidement. Malheureusement, l'odeur de ma saucisse alertait tous les chiens que je rencontrais, et ils se mettaient à m'emboîter le pas, dans le but évident de la partager avec moi... ou sans moi. Ce fut une chance que parmi eux, il ne s'en trouvât pas un gros. Aussi, fis-je face à mes poursuivants et les tins-je en respect par des grognements significatifs. La vue de mes dents, assez solides, que je leur prodiguai, les calma un peu, suffisamment pour me donner le temps d'avalier une

partie de mon bien. Seul, un sale roquet, s'étant glissé derrière ma personne, eut l'habileté de me chiper pour ainsi dire au vol le dernier morceau qu'à ce moment, je défendais à coups de crocs contre un ennemi d'en face. Le roquet détala ; toute la bande de mes agresseurs se mit à sa poursuite, et je restai seul.

La nuit ne tarda pas à tomber. Je fus pris de mélancolie et de quelque regret de mon vestibule. Là, du moins, j'étais au chaud et j'avais un tapis pour dormir. Tandis qu'ici, dans cette petite rue de banlieue, je ne voyais pas où je pourrais trouver un gîte.

XIX

Une nuit mouvementée

Je me mis à explorer le quartier. Au fur et à mesure que j'avançais, je rencontrais de moins en moins de Deux-Pattes, les maisons se faisaient plus rares, les murs de clôture aussi. Se profilant sur l'horizon, j'aperçus un chat que je reconnus à ses yeux brillants. Hélas ! rien de Pouf. Ce nigaud crut que je voulais lui chercher noise. Il se dressa, hérissa les poils de son dos. Et, au premier aboiement que poliment je lui adressai, il me répondit quelque chose comme : « Fiche ton camp !... Fiche ton camp ! » Je n'insistai pas. Un peu plus loin, je vis une espèce de baraque en plein champ, assez grande et sans lumière. Il n'y a pas de Deux-Pattes là-dedans, pensai-je ; je pourrai peut-être m'y introduire. Je me glissai vers cette baraque, et, soudain, je ressentis un choc : je venais de flairer la présence d'un autre chien dans son intérieur. C'était peut-être un chien de garde. Ces animaux-là sont solides, et la nuit surtout, se montrent facilement féroces. S'il me saute dessus, pensai-je, je suis fait. Il fallait pourtant me décider : ou coucher à la belle étoile (or, la belle étoile me paraissait devoir être cette nuit-là assez fraîche), ou risquer le coup. Je risquai le coup. Je me glisse sans bruit. Je finis par repérer une ouverture dans le mur du bâtiment ; je m'y introduis et j'y suis reçu par un grognement émané de la paille qui remplit cette grange. On ne voyait goutte là-dedans. Mon flair me conduit vers un autre chien, celui qui avait grogné. Lui et moi, on s'explique. Il finit par accepter que je m'installe à côté de lui.

Car c'était un brave type, pas du tout gardien officiel de l'endroit, mais chemineau comme moi-même. On se frotta mutuellement le museau en signe d'alliance. Et dans cette paille épaisse, je passai une excellente nuit. Je l'aurais volontiers prolongée. Mais, au petit matin, la porte de la grange fut ouverte par un Deux-Pattes vêtu en garçon de ferme. Ce gaillard nous découvrit, mon copain et moi, et nous engagea avec une fourche et des jurons à abandonner au plus vite ce lieu hospitalier. Ce que nous fîmes pour ne pas le mécontenter.

XX

Vie de chien

Sans nous donner le mot, mon camarade et moi, nous partîmes au trot vers la ville avec le commun désir, vous le comprenez, de fouiller les poubelles pour y trouver notre petit déjeuner. Chemin faisant, je l'examinais, le camarade. Pauvre bête, il était maigre et sale à faire pitié.

— Où qu't'habites ? lui demandai-je.

— Moi ? Nulle part.

— Tu n'as donc pas de maîtres ?

— Tu ne m'as pas regardé, dit-il tristement. Avec la gueule que j'ai, qui est-ce qui pourrait avoir envie de m'adopter ?

— Alors, où manges-tu ?

— Poubelles. Un os de temps à autre, les jours de veine.

— C'est tout ?

— Dame, Qu'est-ce que tu voudrais d'autre ?

— Mais, insinuai-je, les charcuteries ?

— Plus rien à faire ! Ils me connaissent dans ces boîtes-là. Je suis encore à plus de cent mètres d'une boucherie ou d'une charcuterie, même d'une épicerie, que les garçons me courent dessus.

Je commençais à penser que si la liberté a du charme, elle a bien des inconvénients.

— Personne ne t'a jamais aidé ? demandai-je.

— Si. Pendant deux ans, j'ai été le compagnon d'un Deux-Pattes, chemineau-homme comme je suis chemineau-chien. C'était un bon gars. Il partageait sa pitance avec moi. J'étais son seul ami. Un soir, il est mort. Je suis resté seul. Voilà.

(A suivre)

BLACK